

Une nourrice doit être de dispositions agréables, sérieuse et grave de maintien, et de peu de paroles.

L'éducation d'un garçon devrait commencer dès le moment où il peut manger du riz, parler un peu et donner des signes de plaisir et de colère.

Certaines nourrices rendent les enfants poltrons en leur racontant, pour les distraire, des histoires effrayantes. Il ne faudrait pas conter aux enfants des histoires de revenant ou de sujets semblables. Il ne faut pas les vêtir trop chaudement, ni leur donner trop à manger.

Les femmes rusées, bavardes et menteuses ne doivent pas être engagées comme nourrices. Les personnes ivrognes, têtues ou malicieuses doivent aussi être évitées.

Dès l'enfance, il faut attacher la première importance à la vérité en paroles et en pensées. Les enfants doivent être sévèrement punis pour le mensonge et la fourberie. Que leurs parents aient soin de ne pas les tromper, car c'est une façon de leur enseigner la tromperie.

Un précepteur doit être un homme d'une vie impeccable. Un enfant ne doit pas être mis à l'école d'une personne de mauvaise réputation, si capable soit-elle.

Il vaut mieux pour un enfant perdre une année d'étude que fréquenter un seul jour un compagnon indigne.

Chaque soir les faits et gestes de l'enfant seront examinés et, si nécessaire, punis.

A dix ans un enfant doit aller à l'école. S'il reste plus longtemps à la maison, il est exposé à être gâté par ses parents.

Avant de se mettre à l'étude, un enfant doit se laver les mains, surveiller ses pensées et composer son maintien. Il doit essuyer la poussière de son bureau, y placer ses livres en ordre et les lire dans une position agenouillée. Quand il lit à haute voix, il ne doit pas poser son livre sur un pupitre élevé, mais sur son coffre ou sur une table basse. Il ne doit en aucun cas le placer sur le plancher. Les livres doivent être tenus bien propres, et quand on n'en a plus besoin il faut les recouvrir et les remettre en place. Il en est de même lorsque l'élève se dérange pour quelque cause urgente. Les livres ne doivent pas être jetés de tous côtés, on ne doit ni marcher dessus,

ni s'en servir comme d'oreiller. Il ne faut pas plier l'angle des feuillets, ni mouiller son doigt pour tourner les pages. Si les papiers de rebut contiennent des textes classiques ou des noms de sages, les enfants doivent avoir soin de ne pas les employer à des usages vulgaires. Des papiers portant les noms des parents ou des maîtres ne doivent pas être souillés.

Ekiken consacre le troisième volume du *Dôzikoun* à l'éducation des filles. Les deux grandes vertus d'une femme sont, d'après lui, l'amabilité et l'obéissance. Ailleurs il résume les qualités d'une femme comme étant :

« 1° Un naturel féminin, qui se manifeste par la modestie et la soumission ;

« 2° Un langage féminin : elle doit choisir soigneusement ses mots, éviter le mensonge et les expressions indécentes ; elle doit parler quand il est nécessaire et garder le silence le reste du temps. Il ne doit pas lui répugner d'écouter les autres ;

« 3° Une mise féminine : éviter les ornements inutiles et avoir égard au goût et à l'élégance ;

« 4° Des arts féminins, qui comprennent : savoir coudre, dévider la soie, faire des habits et cuisiner.

« Il faut préserver de tout ce qui est impur les oreilles d'une jeune fille. Les chansons et les drames populaires ne sont pas pour elles ; le *Isé Monogatari* et le *Ghenzi Monogatari* ne doivent pas être sa lecture, à cause de leurs tendances immorales. »

Ekiken recommande aux parents de copier les treize conseils suivants et de les remettre à leurs filles le jour de leur mariage. Les voici quelque peu abrégés :

1. Soyez respectueuse et obéissante envers vos beaux-parents.
2. Une femme n'a pas de seigneur [féodal]. Elle doit, en revanche, respect et obéissance à son mari.

3. Entretenez des relations amicales avec la famille de votre mari.
4. Évitez la jalousie. Si votre mari vous fait offense, faites-lui doucement des remontrances sans haine ni colère.
5. Généralement, quand votre mari a tort, c'est votre devoir de le lui faire observer avec gentillesse et affection.
6. N'ayez que peu de mots. Évitez le langage grossier et la fausseté.
7. Soyez toujours circonspecte dans votre conduite. Levez-vous tôt. Couchez-vous à minuit. Ne vous permettez pas de sieste. Occupez-vous diligemment des ouvrages de la maison. Ne vous adonnez ni au saké ni au thé, évitez de prêter l'oreille aux chansons impudiques ou à la musique. Les autels sinto et les temples bouddhistes étant des lieux publics de plaisirs doivent être rarement visités avant l'âge de quarante ans.
8. N'ayez rien à faire avec les diseurs de bonne aventure et les médecins, et n'offensez pas les dieux ni Bouddha par des importunités trop familières. Accomplissez vos devoirs humains et ne laissez pas votre cœur courir après des êtres invisibles et surnaturels.
9. L'économie dans les choses domestiques est de toute importance.
10. Tenez les jeunes hommes à l'écart. N'ayez sous aucun prétexte de correspondance écrite avec eux. Il ne doit pas être permis aux domestiques mâles d'entrer dans les appartements des femmes.
11. Évitez des couleurs et des dessins trop voyants dans vos vêtements. Choisissez ceux qui conviendraient à une personne un peu plus âgée que vous.
12. En toute chose, votre mari et ses parents doivent venir avant vos propres parents.
13. N'écoutez pas le babillage des servantes.

Tout cela est assez banal, mais à l'occasion Ekiken pouvait prendre un plus large essor, comme le montrera le passage suivant extrait d'un traité sur la philosophie du plaisir (*Rakou-koun*).

Si nous faisons des plaisirs intérieurs notre objet principal et employons nos oreilles et nos yeux simplement comme les moyens de nous procurer ces plaisirs, nous ne serons pas molestés par les désirs de ces sens. Si nous ouvrons nos cœurs à la beauté du ciel, de la terre et des dix mille choses créées, ils nous accorderont un plaisir sans limites, un plaisir sans cesse devant nos yeux nuit et jour, parfait et débordant. L'homme qui fait son délice de telles choses devient le possesseur des montagnes et des cours d'eau, de la lune et des fleurs, et n'a pas besoin pour en jouir de faire sa cour à d'autres. Ces choses ne s'achètent pas avec un trésor. Sans dépenser la moindre monnaie il peut en user au contentement de son cœur, et il ne les épuîsera jamais; et bien qu'il en jouisse comme si elles lui appartenaient, nul homme ne les lui disputera pour l'en priver. La raison en est que la beauté des montagnes et des rivières, de la lune et des fleurs ne sont, depuis le commencement, la propriété de personne.

Celui qui connaît les sources inépuisables de délices que contient ainsi l'Univers et qui y trouve son plaisir, n'envie pas les jouissances somptueuses des riches et des grands, car ses plaisirs dépassent ceux de la richesse et des honneurs. Celui qui les ignore ne peut jouir des choses délectables qui sont chaque jour devant ses yeux en si grande abondance.

Les plaisirs vulgaires, même avant qu'ils soient passés, deviennent un tourment pour le corps. Si, par exemple, emporté par notre désir, nous buvons et nous mangeons à notre saoul des choses délicates, ce nous est agréable tout d'abord, mais la malaise et la souffrance suivent bientôt. En général les plaisirs vulgaires corrompent l'âme, détériorent le corps et mènent à la misère. D'un autre côté, les plaisirs de l'homme vertueux nourrissent le cœur et n'entraînent pas au mal. Pour préciser, les plaisirs que nous tirons de l'amour des fleurs ou de la lune, de la contemplation des collines et des cours d'eau, de notre chant qu'accompagne le vent ou de notre vue qui suit avec envie l'envolée des oiseaux, ces plaisirs sont d'une nature douce. Nous pouvons y trouver tout le long du jour nos délices, sans en éprouver aucun mal. L'homme ne nous blâmera pas et Dieu ne nous reprendra pas de ce que nous nous les permettons.

Ils sont aisés à atteindre, même pour le pauvre et le nécessaire, et n'ont pas de conséquences mauvaises. Les riches et les grands, enfoncés dans le luxe et l'indolence, ne connaissent pas ces plaisirs. Mais l'homme pauvre peut se les procurer tout à loisir.

DU JARDINAGE.

Quand vous arrivez dans une nouvelle demeure, votre premier soin doit être de planter des arbres à fruits. Les autres soins viendront après. Une prévoyance pour dix années consiste à planter des arbres. Dans vos plantations, les fruits doivent venir d'abord, les fleurs ensuite et le feuillage en dernier lieu. Les fruits sont de la plus grande utilité pour l'homme; les arbres à fruits doivent être plantés en grand nombre, en particulier les orangers et les citronniers. Lorsque leur fruit s'est formé et a mûri, sa beauté n'est pas inférieure à celle des fleurs. Pour planter des plaqueminières, des poiriers, des châtaigniers et des poivriers, les meilleures espèces doivent être choisies. Pour les arbres à fleurs, le prunier ordinaire doit venir d'abord, le prunier à fleurs rouges est bon également, ainsi que le cerisier. Il est fâcheux qu'il perde ses fleurs si tôt. Le camélia reste longtemps épanoui et ses feuilles sont superbes. Il pousse promptement après qu'on l'a taillé et il fleurit de bonne heure. Le kaïdô [*Pyrus spectabilis*] et les azalées d'espèces diverses sont aussi recommandés. Pour les arbres à feuillages, choisissez le cryptomeria, le *Thuja obtusa*, le podocarpus, et en général les arbres à feuillage persistant. Les bambous doivent se planter du côté du nord pour protéger du feu et du vent. Il faut les rabattre de temps en temps et mettre de côté les tiges pour les employer à l'occasion. Dans le jardin devant la maison, plantez des saules, des cerisiers, des pins et des cryptomeria. Évitez de les planter trop dru, cela ferait trop d'humidité et en été abriterait les moustiques, qui sont une plaie.

Il faut planter les légumes pour les usages journaliers. Ceux qu'on fait pousser chez soi sont plus frais que ceux qu'on achète au marché. De plus, l'exubérance de leurs feuilles

charme l'œil non moins que la beauté des fleurs. D'ailleurs, planter des arbres et des fleurs dans nos jardins, et les aimer, sert à l'édification du cœur. A nos heures de loisir il nous faut être attentifs aux végétaux que nous pouvons obtenir aisément, tels qu'on les rencontre, et les planter. Si nous peinons pour nous procurer des choses difficiles à acquérir, ou les demandons déraisonnablement, ou bien si nous les achetons à un prix élevé, nous nous enorgueillissons du nombre d'espèces que nous avons collectionnées ou de la supériorité des fleurs. Cela amène des rivalités pour la beauté des fleurs. Des troubles s'ensuivent, des ardeurs brûlent le cœur, ce qui est nuisible à notre propre discipline, ne donne aucun plaisir et ne peut causer que de l'anxiété.

Ekiken fut aussi un poète; le *tanka* suivant fut composé par lui quand il sentit venir la mort :

Le passé
Me semble
Comme une nuit unique :
Ah! le rêve
De plus de quatre-vingts ans!...

Le plus distingué des Kangakouça fut ARAÏ HAKOUSÉKI. Il naquit à Yédo en 1657; son père était au service de Tsoutchiya, petit daïmio de la province de Kadzousa.

Hakouséki a heureusement laissé une autobiographie, chose fort rare dans la littérature du Japon, et nous possédons par conséquent sur sa vie beaucoup plus d'informations que ce n'est habituellement le cas avec les auteurs japonais. Cette autobiographie n'était pas destinée à la publication, — l'exemplaire que j'ai sous les yeux est manuscrit, — mais à l'usage de ses propres descendants, afin qu'ils n'eussent pas l'ennui qu'il éprouva lui-même de ne savoir que peu de chose sur ses ancêtres. Ce fut en 1716, après que Hakouséki se fut retiré de la vie publique, qu'il rédigea cet ouvrage. Il l'intitula *Ori-*

takou-ciba (fagots brûlants), allusion à un poème de l'empereur Go Toba parlant de la fumée des fagots, le soir, qui rappelle la mémoire [d'un être cher qui a été incinéré?]. Cet ouvrage débute en racontant ce qu'était l'homme « qui était son père », pour employer la curieuse phrase de Hakouseki; il occupait la fonction de *metSouké*¹ ou inspecteur de la résidence du daïmio à Yédo.

Complaisamment, l'auteur donne là une description minutieuse du gentilhomme japonais du temps passé. J'en traduis quelques phrases :

Depuis que j'en vins à comprendre le cœur des choses, j'ai souvenir que la routine journalière de sa vie fut toujours exactement la même. Jamais il ne manqua de se lever une heure avant le jour. Il prenait alors un bain froid et se coiffait lui-même. Quand le temps était froid, la femme qui était ma mère lui proposait de commander de l'eau chaude pour lui, mais il ne le permettait pas, ne voulant pas donner d'ennui aux domestiques. Quand il eut dépassé soixante-dix ans et que ma mère aussi fut avancée en âge, quelquefois, quand le froid était insupportable, un brasier était mis dans leur chambre et ils se couchaient pour dormir avec leurs pieds tournés vers le feu. Auprès était placée une bouilloire avec de l'eau chaude que mon père buvait quand il se levait. Tous deux honoraient les voies de Bouddha. Mon père, quand il s'était coiffé et vêtu, ne négligeait jamais de s'incliner humblement devant Bouddha. Aux anniversaires de la mort de ses parents, ma mère et lui préparaient le riz pour les offrandes. Ils ne confièrent jamais ce soin aux domestiques. Quand il était habillé, il attendait tranquillement l'aube, puis partait à ses occupations officielles.

Depuis aussi loin que je me souviens, il n'avait sur la tête que fort peu de cheveux noirs. Sa figure était carrée, il avait un grand front, ses yeux étaient larges. Il avait une

1. C'est le mot habituellement traduit par espion.

barbe épaisse et il était de petite taille. Cependant c'était un homme solide et fortement charpenté. Jamais on ne l'avait vu manifester quelque colère et je ne me rappelle pas que, même lorsqu'il riait, il ait jamais montré de gaieté bruyante. Encore moins s'abaissait-il à un langage violent quand il lui fallait réprimander quelqu'un. Dans sa conversation il employait le moins de mots possible. Son maintien était grave. Je ne l'ai jamais vu effrayé, ahuri ou impatient. Quand il s'appliquait des *moxa*¹ il disait que ce n'était pas la peine de les employer en petit nombre, et il s'en mettait du même coup six ou sept énormes fragments sans montrer le moindre signe de douleur. Il avait soin que la chambre qu'il occupait fût proprement balayée; un tableau ancien pendait au mur et, durant la saison, quelques fleurs étaient placées dans un vase. Il passait des journées à les contempler. Il peignait en blanc et noir, n'aimant pas les couleurs. Quand il était en bonne santé, il ne dérangeait jamais un domestique, mais faisait seul tout ce dont il avait besoin.

Dès l'enfance Hakouséki donna maintes preuves d'intelligence précoce. Avant l'âge de trois ans il recopiait de façon reconnaissable des caractères chinois. Son daïmio le remarqua et le garda constamment près de lui.

A l'automne de ma huitième année, Tobé (son daïmio) partit pour la province de Kadzousa, laissant des instructions pour que l'on m'apprît à écrire. Au milieu du douzième mois de l'hiver de cette année, il revint et je repris mon service habituel auprès de lui. A l'automne de l'année suivante, quand il retourna dans sa province, il me fixa une tâche, m'ordonnant de transcrire chaque jour trois mille caractères chinois, en écriture ronde ou cursive, et mille aussi chaque nuit. Quand l'hiver fut venu et que les jours devinrent plus courts, il arriva fréquemment que le soleil fut près de se coucher avant

1. Sorte d'amadou, qu'on s'appliquait sur la peau par petits fragments et qu'on allumait comme remède contre diverses maladies.

que ma tâche fut finie. Je portais alors ma table à écrire dans une véranda en bambou qui faisait face à l'ouest et je terminais là mon travail. De plus, comme parfois je sentais le sommeil m'envahir invinciblement pendant ma tâche nocturne, je m'arrangeais avec l'homme qui me servait pour qu'il plaçât deux seaux d'eau sur la susdite véranda. Quand je me sentais par trop assoupi je retirais mon vêtement et je versais sur moi l'un des seaux d'eau, après quoi je me rhabillais et continuais à écrire. Le froid produit de cette façon réussissait pendant un moment à me tenir éveillé. Mais bientôt je me réchauffais et l'assoupissement revenait; je recommençais alors à me verser un second seau d'eau. Avec deux applications de ce genre, je pouvais accomplir la plus grande partie de mon ouvrage. Cela se passait pendant l'automne et l'hiver de ma neuvième année..... Dès ma treizième année Tobé me chargea du soin de presque toute sa correspondance...

Hakouséki était un jeune homme ambitieux, comme le montre la sentence suivante : « Si pendant sa vie un homme ne peut devenir daïmio, il lui vaut mieux mourir et devenir roi aux enfers. » C'est dans cet esprit qu'il refusa une très avantageuse offre de mariage avec la fille d'un riche marchand, bien que lui et son père, qui s'était retiré avec une pension minime, fussent dans une grande pauvreté. En 1682 il entra au service de Hotta, daïmio de Fouroukaoua, auprès duquel il resta dix ans. Quand il le quitta, Hakouséki se trouva presque dans l'indigence : son seul bien était une caisse contenant trois cents pièces de monnaie et trois mesures de riz, la nourriture d'une semaine. Son précepteur Kinocita Zounan, dont il parle toujours avec le plus grand respect, essaya de lui procurer un emploi auprès du daïmio de Kaga, mais Hakouséki possédait dans cette province un ami qui avait sa vieille mère à sa charge, et il pria Zounan d'user de son influence en faveur de cet ami et

à son détriment personnel. Hakouséki n'eut aucune occasion d'avancement avantageux jusqu'en 1693, alors qu'il avait trente-six ans. Sur la recommandation de Zounan il fut alors engagé comme professeur de chinois par Iyéobou, daïmio de Kôfou et subséquemment Sôgoun (1709-1713).

Ses relations avec Iyéobou furent d'un bout à l'autre des plus cordiales. Il recevait toujours de lui, en présent, des vêtements et de l'argent. Lorsque Hakouséki dissertait sur les classiques chinois, Iyéobou écoutait avec le plus grand respect, se retenant en été de chasser un moustique et, en hiver, quand il était enrhumé, se retournant pour se moucher avec les papiers dont il avait toujours une provision dans sa manche. « Vous pouvez vous imaginer, dit Hakouséki s'adressant à sa postérité dans le *Ori-takou-ciba*, combien tranquille devait être le reste de l'auditoire. »

En 1701, sur l'ordre de Iyéobou, Hakouséki composa son grand ouvrage le *Hankampou*, histoire des daïmios du Japon de 1600 à 1680. Il est en trente volumes et a dû nécessiter d'immenses recherches; cependant il fut écrit en quelques mois. Ayant reçu l'ordre pendant le premier mois de 1701, il commença la rédaction de son œuvre le 11^e jour du 7^e mois. Le manuscrit fut achevé pendant le 11^e mois, et une copie au net fut faite par Hakouséki lui-même et placée devant Iyéobou le 19^e jour du 2^e mois de l'année suivante. Hakouséki avec un évident orgueil mentionne dans son autobiographie ces détails. Ils sont très caractéristiques de la rapidité de composition des auteurs japonais qui, pendant cette période, ne gaspillaient aucun labour superflu sur leurs ouvrages. Cependant on ne peut dire que le *Hankampou* soit un livre écrit avec négligence. Non seulement il contient

des matériaux très précieux pour le futur auteur d'une histoire du Japon, mais le style en est hautement recommandé par les meilleurs critiques pour son mélange d'élégance et de vigueur, ne se laissant aller ni à trop de pédantisme chinois, ni à aucun excès de purisme japonais. Autant qu'il peut être permis à un « barbare d'Occident » de donner son opinion, cet éloge n'est point immérité, encore qu'il ne soit peut-être pas nécessaire de souscrire au langage d'un admirateur japonais, qui déclare que « le cœur d'Hakouséki est de brocart, ses entrailles sont de riches broderies, sa salive produit des perles, et ses murmures à demi conscients forment une musique harmonieuse ». Le *Hankampou* contient beaucoup de détails généalogiques et autres qui n'ont que peu d'intérêt pour le lecteur européen. Les compatriotes d'Hakouséki eux-mêmes admettraient probablement aujourd'hui qu'il en contient exagérément. Bien que ce soit l'un des ouvrages les plus importants de la période Yédo, je doute qu'il ait été imprimé. Le gouvernement des Sôgouns était fort adonné aux cachotteries en matière d'État, et un grand nombre des plus intéressants ouvrages politiques de cette période ne circulaient que secrètement parmi la classe officielle. Deux exemplaires en ma possession sont tous deux manuscrits, forme sous laquelle se rencontrent habituellement les ouvrages d'Hakouséki. Dans le cas du *Hankampou*, il y avait probablement de solides raisons pour en empêcher la publication. Il était presque impossible, spécialement pour un homme de la nature inflexible et droite d'Hakouséki, de relater sans scandale l'histoire de trois cent trente-sept maisons nobles jusqu'à vingt ans avant la date où il l'écrivit.

L'extrait suivant donnera quelque idée de l'intention et du caractère de cet ouvrage.

Itakoura Sighéhidé comme juge criminel.

Il est impossible d'exposer pleinement ici la réputation de cet homme pendant qu'il resta en fonction, non plus que sa renommée à travers l'Empire. Je prendrai seulement un exemple typique.

Dès le moment où il reçut son emploi, il eut l'habitude, en allant au tribunal et avant d'y siéger, de faire ses adorations dans un corridor orienté vers l'ouest. Là était placé un moulin à thé¹ et, les écrans de papier étant tirés, Sighéhidé s'asseyait derrière eux et écoutait les causes tout en pulvérisant son thé de sa propre main. Tout le monde s'étonnait de cette conduite, mais personne n'osait le questionner. Des années après, quand on lui en demanda l'explication, il répondit : La raison pour laquelle j'adorais à l'écart, dans un corridor faisant face à l'ouest, avant de prendre ma place au tribunal, était celle-ci : j'adorais les dieux d'Atago. On m'avait dit que, parmi tous les innombrables dieux, ceux-ci étaient les plus efficaces, et, en les adorant ainsi, je leur offrais une prière. Je disais : En jugeant les causes qui seront apportées aujourd'hui devant Sighéhidé puisse-t-il n'y en avoir aucune pour laquelle son cœur soit partial. S'il se trompe et permet à des motifs égoïstes de l'influencer, puissent les dieux lui reprendre, en ce même moment, la vie. Et pendant des années, je les adjurai journellement, en vertu de ma foi profonde en eux, de ne pas me laisser vivre si mon intérêt personnel dominait ma conscience.

Une autre chose que j'estimais ne pas devoir intervenir avec la netteté du jugement est l'émotion du cœur. Un homme réellement bon ne doit pas lui permettre de s'éveiller. Sighéhidé [lui-même] ne put cependant atteindre cette perfection ; aussi, afin d'éprouver mon cœur et de m'assurer s'il était calme ou troublé, le seul expédient dont j'eus l'idée fut de moudre du thé. Quand mon cœur était ferme et calme, ma main l'était aussi, le moulin alors tournait doucement et le thé

1. Petit moulin de pierre qu'on tourne à la main pour réduire le thé en poudre avant de faire l'infusion. On boit alors le tout, feuilles et liquide.

moulu qui en tombait était extrêmement fin. Je savais, quand le thé tombait en poudre fine, que mon cœur était exempt d'émotion. Jamais avant d'avoir constaté cela je ne prononçais de jugement.

La raison pour laquelle j'écoutais les causes derrière un écran de papier était celle-ci : A prendre les hommes en général, un coup d'œil jeté sur leur figure montre qu'il en est qui sont antipathiques et d'autres séduisants. Certains ont l'air honnête et d'autres l'air fripon. Il y en a maintes variétés, plus que je ne puis dire. En les regardant nous sommes portés à conclure que le témoignage de l'homme à la figure honnête est vrai, et que les actions de celui qui a l'air fourbe sont toutes fausses, bien qu'elles puissent être jusqu'à un certain point justes et droites. Nous pouvons penser que la plainte de l'homme à l'aspect sympathique indique qu'on lui a fait tort et que la réclamation de l'homme à l'aspect déplaisant est trompeuse. Dans tous ces cas, le cœur est ému par ce que voient les yeux. Avant même que les témoins ouvrent la bouche, nous disons dans nos cœurs : Celui-là est un fripon, celui-là est bon, et cet autre est juste, si bien que nous sommes enclins, lorsque nous entendons leur témoignage, à juger d'après nos idées préconçues. Mais, pendant les procès, on s'aperçoit très fréquemment que les apparences sympathiques appartiennent à des hommes qui sont réellement détestables et que, parmi les hommes antipathiques, quelques-uns méritent la sympathie. Parmi ceux à l'aspect honnête, il est des canailles, et des hommes droits parmi ceux à l'aspect de fripons. Les cœurs des hommes sont difficiles à connaître et la méthode qui consiste à juger d'après les apparences n'offre aucune garantie... Même pour ceux contre lesquels il n'existe aucune charge, ce doit être une chose terrible que de paraître devant une cour de justice. Il en est, quand ils voient devant eux l'homme entre les mains duquel sont la vie et la mort, qui sont troublés et abattus, jusqu'à ne plus pouvoir plaider leur cause. Quand j'eus réfléchi à cela je compris qu'il était, après tout, meilleur que le juge et l'inculpé ne se voient pas face à face. C'était là ma raison pour siéger derrière un écran.

Après le *Hankampou*, l'ouvrage le plus important de Hakouséki est le *Tokousi Yoron*, qui fut écrit sur l'ordre de Iyénobou en 1712. Il donne pour la première fois un aperçu général de l'histoire du Japon pendant deux mille ans, s'étendant plus particulièrement sur les périodes de transition et de révolutions et indiquant l'enchaînement des faits d'une façon qui n'avait jamais été tentée jusque-là. Sa valeur historique est considérable, mais le style n'est pas estimé égal à celui de son œuvre précédente. Iyénobou devint sôgoun en 1709. Depuis ce moment, bien qu'il n'occupât aucune situation définie dans le gouvernement, Hakouséki fut son conseiller intime dans les affaires de l'État. Il mit son influence au service du sens commun et de la justice. L'une des premières affaires dont il s'occupa fut une question de monnaie légale. Pour faire face aux dépenses de l'installation du nouveau Sôgoun, le ministre des finances, Haghivara Sighéhidé, proposa divers projets comportant l'altération des monnaies. Hakouséki s'y opposa vigoureusement et avec plein succès; Haghivara fut destitué et le cours de la monnaie fut enfin établi en 1714 sur une base solide. Une mesure financière plus douteuse, prise d'après ses conseils, restreignit l'exportation de l'or et de l'argent et limita le nombre des vaisseaux engagés dans le commerce extérieur. Pendant tout le règne de Iyénobou, Hakouséki fut l'autorité reconnue en matière de finance. En 1714, une ambassade coréenne arriva au Japon. Il fut chargé des négociations et s'en acquitta avec grand honneur. Il reçut alors le titre de Tchikougo no Kami et un don annuel de cinq cents kokous de riz. L'extrême intérêt qu'il prit aux affaires extérieures est prouvé par un petit ouvrage appelé *Goziryakou*, recueil de memoranda (encore en manuscrit) sur Loochoo, les formes des